

MAURICE DEKOBRA

MACAO,
ENFER DU JEU

Roman

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite
d'aucune manière que ce soit sans la permission de l'Éditeur,
à l'exception d'extraits à destination d'articles
ou de comptes rendus.

Macao, enfer du jeu a été publié sur le conseil d'Alfred Eibel.

Macao, enfer du jeu est paru pour la première fois
en 1938 à la librairie Baudinière.

Ouvrage publié avec le concours
du Conseil Régional de Basse-Normandie
et du Centre régional des Lettres de Basse-Normandie

ISBN:

978-2-84304-424-3

N° d'édition: 424

Dépôt légal: octobre 2007

Copyright © Zulma, 2007

Diffusion: Seuil — Distribution: Volumen
zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

— Excellence, s'écria le baron Werner von Krall debout en levant son verre rempli de cognac, je bois à la gloire de vos armées, à la valeur de vos braves soldats, à votre prospérité éternelle... Excellence, je vous souhaite respectueusement mille victoires et cent mille petits-enfants pour honorer le souvenir de vos triomphes... *Kampé!*

— Monsieur le baron, répliqua le général Liu Tsé, je lève mon verre à votre prospérité, à votre longue vie... Hompfffff!

Le général chinois rota de face, cracha de biais et vida d'un trait son verre de cognac ; puis il s'affala dans son fauteuil en épongeant son front ruisselant avec une serviette chaude que l'*amah* venait de lui passer.

Le bateau de fleurs amarré parmi les autres bateaux de fleurs berçait mollement sa cargaison parfumée de chairs à louer sur l'eau bourbeuse de la Rivière des Perles. C'était une petite péniche noire, transformée en alcôve flottante. L'intérieur peint en blanc comprenait un salon ouvert sur la poupe, et une chambre bariolée de chromos où la sirène du bord livrait ses charmes au plus offrant.

Le soleil, dans un halo diapré de poussière ocre, s'était couché sur Canton, la cité des cent mille jonques ; sur Canton, cette Venise jaune où règnent la nuit d'innombrables dogaresses aux yeux bridés. Le crépuscule, ce soir-là, était accompagné du murmure gigantesque de la ville en liesse. Les Cantonnais célébraient à travers ruelles et avenues la victoire de leur grand chef, le général Liu Tsé, le seigneur de la guerre du Kwang Tung, l'âme de la résistance contre l'autorité de Nankin, le gros, le cruel, l'impitoyable général Liu Tsé, ce fils de *mafou* élevé par les hasards des combats à la dignité de chef suprême des légions rebelles.

Les quatre convives étaient assis autour de la petite table ronde dressée sous le roof du bateau de fleurs rutilant de banderoles multicolores, éclairée par deux lampes à acétylène ; cette barque nolisée par mademoiselle Jade Précieux, la courtisane aux yeux cernés, aux membres fluets ornés de onze bracelets d'or rouge, était la plus belle et la mieux fréquentée de la flottille.

L'hôte, le baron Werner von Krall, le roi de la contrebande des armes dans la Chine du Sud, avait en face de lui le général Liu Tsé qui étalait sa panse sous une belle robe de soie bleu de nuit. À sa droite, mademoiselle Tamara Ivanowa avait pris place, l'actuelle bien-aimée de Krall ; à sa gauche, le jeune Fred Munroe, secrétaire particulier du marchand de canons, était attentif aux moindres désirs de la favorite russe.

Madame Wong, la duègne de mademoiselle Jade Précieux, avait élaboré pour le baron – et à ses frais – cet excellent dîner, agrémenté par la présence de trois

sing song girls, accompagnées de leurs suivantes et de deux musiciens habiles à tirer du luth et du violon monocorde des miaulements de chatte en folie.

À la fin du repas, madame Wong servit le thé vert dans de minuscules tasses de kaolin translucide, tandis que le général Liu Tsé s'approchait de son hôte et lui disait en mauvais anglais :

— Monsieur le baron, j'ai réfléchi à votre proposition. Je suis toujours acheteur de 300 mitrailleuses, de 50 canons contre avions, de 25 tanks de trois tonnes et de deux millions de cartouches.

— Nous avions estimé la commande au plus juste prix, Excellence... Cela représentait trois millions de dollars chinois.

— En effet, mon chef d'état-major est d'accord avec moi pour le prix.

— La seule question qui reste à régler entre nous, Excellence, est donc celle de l'avance que vous me consentirez sur cette commande. Permettez-moi de vous rappeler que je vous ai parlé d'un versement immédiat, dès la signature, de 500 000 dollars.

— 500 000 dollars ! Hompfffff...

— Oui, Excellence... Cette somme serait versée à mon compte à l'Asiatic Bank de Hong Kong.

— Sur quelle garantie, monsieur le baron ?

— Ma signature au bas du contrat, Excellence.

Le général Liu Tsé eut la politesse de ne pas s'esclaffer de rire. Il hochait la tête, un sourire imperceptible effleura ses grosses lèvres et brida un peu plus ses yeux obliques. Il ajouta avec conviction :

— Votre signature, monsieur le baron?... Évidemment, elle vaut beaucoup plus que 500 000 dollars.

— Si vous en doutez, Excellence, je vous répondrai que je vends des armes en Extrême-Orient depuis quinze ans, que tous les chefs d'armées qui m'ont honoré de leur confiance n'ont jamais eu à se plaindre de moi, ni de la scrupuleuse exactitude de mes livraisons.

— Je sais, monsieur le baron... Je sais... Votre armure est sans taches et vos munitions n'ont jamais de ratés.

— N'oubliez pas que je vous livre vos armes aux prix les plus avantageux, Excellence. Les risques du transport, les assurances, tout cela représente des frais.

Le général interrompit son interlocuteur d'un geste :

— Je regrette vivement, monsieur le baron, mais je ne peux pas vous suivre dans cette voie et je vais vous en donner la raison. Un de vos collègues, il y a quatre ans, avait exigé une avance de 100 000 dollars. Il m'a livré un chargement de vieux fusils de chasse et des pétards d'enfant en guise de grenades à main. De plus, il a disparu avec mes 100 000 dollars. Vos collègues ne sont pas tous des gentlemen, ils m'ont appris à me méfier. On dit, paraît-il, en Occident qu'il ne faut pas acheter chat en poche, sinon on vous fourre une souris morte dans la main. Alors, monsieur le baron, je ne peux que vous dire ceci... Livrez d'abord et vous serez payé C.O.D... *cash on delivery*. Vous serez payé en très bon cash, en excellente monnaie d'argent.

— Mais, Excellence, je n'ai pas assez de capitaux pour financer moi-même votre commande. Il m'est impossible...

— Je suis persuadé que vous trouverez facilement à Hong Kong des gens qui s'intéresseront à cette affaire. Je quitte demain Canton pour aller inspecter les défenses de Swatow et de Kia Ying Tcheou. Je rentrerai dans trois semaines pour signer. Si dans vingt et un jours vous ne pouvez accepter mes conditions, je m'adresserai ailleurs.



Le général Liu Tsé, après avoir vidé, avec le baron et son secrétaire, deux autres bouteilles de cognac, prit congé. Il était onze heures du soir. Sa jonque vint le chercher à travers la flottille des bateaux de fleurs qui alignaient leurs proues illuminées dans la nuit argentée.

La lune brillait sur les maisons blanches de la concession de Chamine, sur les hauts buildings de la rive chinoise, sur la coque des deux destroyers anglais, sur le casino de l'île qui reflétait ses lampions jaunes et verts dans la moire mouvante de la Rivière des Perles.

Le canot automobile de von Krall démarra dans une gerbe d'eau et le pilote mit le cap sur Hong Kong. Tamara s'était allongée dans le cockpit. Fred Munroe assis à bâbord fumait un cigare. Le baron, soucieux, se taisait. La Russe parla la première. Elle effleura avec son petit soulier de daim la main du baron posée sur le coussin de cuir et murmura :

— Alors, chéri... Où en sommes-nous ?

Le baron émit un grognement d'ours :

— *Ach!*... Encore une soirée perdue avec cette

brute... Nous aurions mieux fait de dîner tranquillement à bord du yacht plutôt que de manger ces cochonneries chinoises à bord de ce sale bateau de fleurs qui puait l'acétylène et le patchouli.

Munroe remarqua en jetant la cendre de son cigare dans le sillage du canot :

— Liu Tsé est décidément dur à la détente, c'est un vieux renard.

— Le malheur c'est qu'il ait été roulé par des aventuriers sans scrupules qui lui ont escroqué ses taels pour lui livrer des pistolets de foire.

Tamara s'approcha de son amant. Elle lui prit le bras et chuchota :

— Vraiment ? Pas moyen de lui arracher une petite avance ?

— Pas un sou. Ce gros veau m'a confirmé nos accords. Il ne discute pas mes prix. Quant à verser un fifrelin à la signature, rien à faire. Si seulement j'avais 100 000 dollars de garantie à offrir à Moreno, l'affaire serait dans le sac. La première cargaison partirait de Haiphong dans trois semaines et Liu Tsé, mis en confiance, serait moins dur à la détente par la suite.

— Malheureusement, fit Munroe, nous n'avons pas ces 100 000 dollars de cash. Je me demande comment nous pourrions nous les procurer. Vous savez que j'ai vu Addison à la Chinese Bank, avant-hier, à Hong Kong, il ne veut rien savoir. Il prétend qu'il aimerait mieux signer un contrat avec une femme saoule plutôt que de traiter avec un général rebelle. Dans trois mois, il peut être battu par les réguliers et disparaître dans les

montagnes du Kwang Si. Essayez donc d'y envoyer un garçon de recette pour encaisser ce qui vous est dû !

Krall adossé contre la hampe du petit pavillon anglais qui flottait à la poupe de son canot poussa un soupir. Il savait que son collaborateur avait offert en vain à deux ou trois banques de Hong Kong de s'associer avec eux. Le bénéfice était tentant ; mais le risque était trop grand. Il caressa silencieusement la chevelure de Tamara qui ondulait au vent de la nuit ; il la caressa comme un amateur d'art palpe un objet précieux, un ivoire sculpté aux temps héroïques de l'empereur Hung Shih ou un beau vase portant le cachet rectangulaire du fameux Chien Lung. Il soupira encore. La Russe le regarda inquiète :

— Tu ne vas tout de même pas abandonner ce pactole, faute de ces misérables 100 000 dollars chinois ?

— Ah ! non, ma petite colombe, s'écria Krall en assénant un coup de poing sur le plat-bord du canot. Ah ! non, ce serait trop bête. Je réfléchis depuis que Liu Tsé nous a quittés... Écoute-moi bien, Tamara. Je t'ai raconté jadis comment j'avais gagné le premier capital qui me permit de me lancer dans la carrière de fournisseur de mitrailleuses... Tu te souviens ?

Tamara tourna vivement la tête, étonnée :

— Le jeu ? Tu fais allusion à ta chance aux cartes à Shanghai ?...

— Oui... En 1929... La nuit du 13 juin... Une nuit marquée par les dieux... J'ai gagné 45 000 dollars au baccara. Eh bien ! Tamara, je vais recommencer !

— Tu retournerais à Shanghai ?

— Non, tu oublies que nous sommes à cinq heures de mer de Macao. Cela ne te dit rien ce nom?... Macao ! Tu sais bien, la colonie portugaise de Macao... Le refuge des aventuriers, des sang-mêlé, des tricheurs et des contrebandiers. Le destin nous a conduits aux portes de cette cité du hasard. Je vais en profiter.

— Tu veux encore tenter ta chance ?

— Pourquoi pas. Avec 10 000 dollars, on peut en gagner 100 000.

— Tu es fou !

— Non... Je suis logique. Les gens raisonnables refusent de s'associer avec moi. Le hasard est le fils prodigue de la raison. Qu'est-ce que je risque ? Perdre 10 000 dollars sur le tapis vert ou gagner le moyen d'en récolter près d'un million par le canal de ce gros porc de Liu Tsé. Avoue que je ne suis pas si fou !

Tamara pressa entre les siennes la main vigoureuse de Krall. Elle leva vers lui ses grands yeux clairs cernés de longs cils noirs. Elle l'aimait. Elle l'admirait. Déjà elle approuvait sa décision.

En 1914, l'un des plus fringants, l'un des plus casse-cou, l'un des plus audacieux des hussards de Krefeld se nommait Werner von Krall. Le jeune officier au menton volontaire, aux cheveux tondus, au monocle provocant faisait sonner ses éperons sur les pavés de la grande cité industrielle du Rheinland, et brisait déjà les cœurs des vierges romantiques et des riches héritières, filles des magnats de la Ruhr. Il allait être désigné comme *Vortänzer* au palais de l'empereur à Berlin, quand la mobilisation interrompit ses exploits mondains.

Parti l'un des premiers en août 1914 avec le corps de cavalerie qui devait envahir la Belgique, il rentra l'un des derniers en novembre 1918 au milieu de ses hommes, las, harassés, dégoûtés. Il était devenu lieutenant-colonel, sa patte d'épaule lisse s'était changée en torsade d'or et d'argent ; la croix de fer de première classe ornait son dolman ; deux blessures dont les cicatrices étaient à peine effacées témoignaient de sa bravoure. Mais sa patrie vaincue, désemparée, livrée aux révolutionnaires lui offrait pour toute récompense un veston mal coupé et une pension insuffisante.

Il avait trente ans. Il était écoeuré. Il avait laissé son monocle dans la boue des Flandres et perdu sa foi en son souverain disparu.

Il cracha son mépris sur l'effigie du tonnelier Ebert qui, dorénavant, présiderait aux destinées de l'Empire écroulé et s'embarqua pour l'Extrême-Orient. Son existence errante allait commencer. Il vécut au jour le jour de Singapour à Vladivostok et égrena ses déceptions entre la Malaisie et la Mandchourie.

En 1925, le hasard d'une rencontre au restaurant mongol de Pékin le mit en présence du jeune fils du maréchal Kiang Pao Chu. Ce jeune Chinois de vingt ans fut subjugué par la prestance, par l'autorité, par la décision de cet ex-colonel allemand aux traits vigoureux et au regard gris d'acier. Krall, en vérité, imposait le respect. Il synthétisait sur son masque énergique la force virile et la rudesse impitoyable de ses aïeux prussiens. De plus, sa compétence militaire, son expérience des choses de la guerre lui attachèrent cet héritier du vieux héros des luttes farouches, dont le Kiang Si avait été récemment le théâtre.

Krall fut désigné comme conseiller technique du jeune Chinois. Il devint son précepteur, son professeur de balistique, son initiateur à l'art de tuer selon les règles de la *Kriegsakademie*. Il gagna de la sorte sa vie pendant quatre ans et, ce qui valait mieux encore, il se fit des relations intéressantes dans le monde pittoresque des seigneurs de la guerre toujours prêts à s'entre-tuer pour la possession des plus riches provinces de la Chine républicaine.

Krall parlait déjà l'anglais et le français. Il apprit le chinois avec une charmante petite étudiante de Pékin, une vierge au cœur tendre, au corps gracile, aux yeux bridés sous une frange de cheveux noirs comme la laque. Elle lui enseigna l'art de manier le pinceau, de composer les caractères innombrables de la langue mandarine. Il la battait pour la récompenser de son enseignement. Elle le griffait par manière de représailles et, pendant deux ans, il oublia, au contact frais de sa peau ambrée, les chairs abondantes et les blondeurs parfumées des *Backfische* berlinoises pâmées devant les brandebourgs de son bel uniforme.

Krall n'entendait pas jouer éternellement les gouvernantes des enfants de maréchaux. Initié aux intrigues des états-majors jaunes, il songea un jour qu'il serait peut-être plus lucratif de vendre des mitrailleuses plutôt que d'en expliquer le maniement. À T'ien-tsin, à Shanghai, il entra en relation avec des aventuriers qui faisaient de fructueuses affaires avec les machines à tuer. Il toucha une première commission en vendant une station de télégraphie sans fil à un rebelle amateur de progrès. Il prit goût à ce genre de transactions. Comme il était très joueur, il défia un soir la chance à Shanghai et, avec 3 000 dollars, il en gagna 45 000. Ce fut le commencement de sa fortune.

Il allait devenir en quelques années le roi des canons en Extrême-Orient et l'empereur des contrebandiers ; car peu lui importait que son trafic fût licite ou non. Quand la porte était fermée, il livrait ses cartouches par la fenêtre.

Il gagna et perdit beaucoup d'argent. Il fut aidé dans sa carrière aventureuse par une jeune femme russe rencontrée à Shanghai, Tamara Ivanowa, une Moscovite exilée que son calvaire avait conduite successivement par les étapes habituelles : la Sibérie, la Mandchourie et le Che Kiang.

Sa rencontre avec Tamara avait été des plus pittoresques. Taxi-girl dans un dancing de Bubbling Wells Road, près du champ de courses de Shanghai, elle accompagnait ce soir-là un inconnu qui, après quelques valse viennoises, l'avait invitée à le suivre au tripot en qualité de mascotte. C'était un Américain de Manille. Il lui avait déclaré en tapotant son épaule nue :

— Tam'ra... Vous êtes une copine de première... *A real swell dame*... Je veux que vous touche mes cartes au baccara. Je suis sûr que vous me faites gagner.

Tamara, docile et toujours résignée, accompagna l'Américain. Elle s'installa à côté de lui, tandis que la partie de chemin de fer commençait.

Krall, assis à sa gauche, ne l'avait pas remarquée, car il était trop occupé à rattraper ses pertes :

— Tam'ra ! s'écria l'Américain la main sur le sabot, touche cette carte !

Il abattit 9. Il recommença. La jeune Russe, sans enthousiasme et fatiguée déjà de tenir compagnie à cet ivrogne sympathique, toucha six fois ses cartes. Six fois, l'Américain gagna. Les autres joueurs, étonnés par cette chance insolite, suivaient attentivement la partie. Le sabot revint dans les mains de l'Américain. Il s'écria :

— Maintenant, on va voir ce que c'est qu'une mascotte... Regardez bien, Tam'ra... Elle touche cette carte. Combien avez-vous, monsieur?... 4... Alors regarde, Tam'ra touche et je retourne 8!

Il y eut bientôt 7 000 dollars en face de l'Américain. Krall, qui avait déserté la table, revint et, debout derrière la Russe, cria :

— Banco!

— O.K.! tonitrua l'Américain. Tam'ra!... Touche cette carte. Non, pas comme ça... le petit doigt en tire-bouchon.

Tamara obéit. Krall annonça 6. L'Américain avait 10. Étonné, il se retourna et invita l'heureux gagnant à s'asseoir à côté de lui. Ils jouèrent l'un contre l'autre. Tamara touchait les cartes, mais le sortilège était fini; les dix, les rois, les dames, les valets se donnaient rendez-vous dans la main de l'Américain. Krall gagnait toujours. Il eut bientôt 18 000 dollars devant lui. Il avait observé cette Tamara en jouant contre son compagnon. Il était évident que le charme étonnant de cette Russe n'était pas sans effet sur lui.

Tout à coup, tandis que l'Américain, de plus en plus entêté, criait : « Banco du tout », Krall se pencha vers lui et dit :

— Je veux bien. Mais je vous joue votre mascotte contre ce qu'il y a sur la table.

L'Américain n'avait pas bien compris. Krall précisa :

— Si vous gagnez votre banco vous empochez mes 18 000 dollars... Si je gagne, vous ne me donnerez pas d'argent, mais votre mascotte.

Cette idée saugrenue amusa la galerie, mais souleva l'objection du chef de partie qui protesta :

— Pardon, messieurs, pardon... Ce n'est pas permis... Ici, on joue de l'argent, pas les femmes.

L'opposition du croupier déplut à l'Américain qui s'écria furieux :

— *What?... what?...* Pas permis? Par l'enfer, ça ne regarde que monsieur et moi... Il a parfaitement le droit de jouer sa belle-mère contre ma brosse à dents... C'est notre affaire... Et je vous dis meûeûeûrde. Allez, monsieur... C'est entendu... Vos 18 000 contre Tam'ra.

— À une condition, fit Krall. C'est que mademoiselle ici présente touche mes cartes.

L'Américain éclata de rire de plus belle :

— Tam'ra touche vos cartes! Ha! ha! ha!... Alors vous allez perdre!

L'affaire fut liquidée en dix secondes. Tamara toucha la carte de Krall. Il retourna 8. L'Américain n'avait que 7. Krall se leva, prit la main de la Russe, la baisa poliment, salua l'Américain stupéfait et conclut en empochant ses dollars :

— Mademoiselle, si vous voulez bien vous donner la peine de me suivre.

Il l'entraîna hors de la salle de jeux. Tamara obéissait sans protester. Elle regardait furtivement cet homme étrange qui venait de la préférer à 18 000 dollars. Elle était à la fois flattée, intriguée, déconcertée.

Dans le vestibule, Krall demanda toujours laconique :

— À qui ai-je l'honneur de parler, mademoiselle?

— Je me nomme Tamara Ivanowa... Et vous, monsieur?

— Baron Werner von Krall, ex-lieutenant-colonel de l'armée allemande.

— Enchantée, colonel. Allons-nous boire une bouteille de champagne au cercle français pour arroser votre chance ?

— Oui, mademoiselle... Mais pas au cercle français. Chez moi, au Cathay. Je vous ai achetée 18 000 dollars, je requiers pour cette soirée votre présence pendant vingt-quatre heures dans ma chambre.

— Mais, colonel...

— Venez.

Krall entraîna Tamara vers sa voiture. Elle n'osait plus protester. Elle subissait déjà l'étrange ascendant de cet homme volontaire. Elle pénétra ce soir-là dans l'appartement 222 de l'hôtel Cathay. Six mois plus tard, elle y était encore.